

sozialen und weltanschaulichen Pluralismus, den wir zu Recht gern verteidigen», lautet die These von Enno Rudolph, an der entlang Frank die Frage nach der Wechselwirkung von Qualität und Quantität erörtert. Da rauscht in atemberaubender Geschwindigkeit auf fünf Leinwänden die Masse der «1000 aussergewöhnlichsten Personen aller Zeiten» am Zuschauer vorbei, und im neuen Stück *I love you (Objektmusik I)* für Tenor (Jakob Pilgram), Klavier (Judith Polgar), Tape, Live-Elektronik und Licht (Markus Brunn) begegnen einem im auskomponierten Zitatfetzen-Medley die Evergreens der Musikgeschichte. Qualität in Massen soll das sein, die sich in der Informationsüberflutung selbst auslöscht. Ob die konsensfähigen Überbleibsel der Historie allerdings im Einzelnen allein aufgrund ihres Bekanntheits- oder selbst ihres Beliebtheitsgrads als inhaltlich hochwertig gelten können, darüber konnte man sich bei der einprogrammierten Publikumsdiskussion nach dem Konzert zu Wein und Brot noch vortrefflich streiten.

Doch zunächst war das Wort an Enno Rudolph und Ex-Bundesrat Moritz Leuenberger, die sich in Podiumsgesprächen mit der Masse-Wert-Problematik in Bezug auf demokratische Systeme auseinandersetzen. Der sensible Umkehrpunkt von den Verheissungen der Popularität zur Populismusgefahr waren ihnen dabei genauso Anstoss wie Vorteil und Problematik der Minderheitengewalt: Wie legitim ist es, dass die Wenigen die Interessen der breiten Masse im Zaum halten? Eine Frage, die sich ohne weiteres auf das scheinbare Gegensatzpaar «Elfenbeinturm versus Massenkultur» in der Kunst übertragen lässt. Bekannt ist die arrogante Verstiegtheit jener Musiker, die zu wissen meinen, was gut und besser sei für Otto-Normalverbraucher. Kann dieser dies eigentlich nicht selber bestimmen?

Der Markt der bildenden Kunst hat diese Utopie schon längst verwirklicht: Mit dem monetären Wert eines Bildes steigt das Ansehen seines Schöpfers und dadurch wiederum der Preis des Werks. Diesen Aufschaukelungsprozess versucht Frank in seiner Konzeptkomposition *The Law of Quality* vorzuführen. Die Partitur des auf billig getrimmten Show-Tunes ist seit ein paar Jahren käuflich zu erwerben und wird mit jedem Besitzerwechsel teurer – nur leider (oder vielmehr zum Glück?) lässt sich Qualität vielleicht doch nicht ganz so leicht aus dem Boden stampfen, was erklären würde, warum die Käuferliste bis heute das halbe Dutzend noch nicht geknackt hat.

In einer solchen Produktion scheint es verführerisch, gewisse Nachlässigkeiten mit dem Gesamtkonzept weg zu argumentieren. Anders lassen sich Momente wie das sonore elektrische Brummen (Inhaltsentleerung des Lauter-, Schneller-, Besser-Selbstinszenierungswahns?) am Übergang von der Aufführung zum Diskurs-Apéro kaum entschuldigen. Und entschuldigen will man sie gern, denn die gelungene Vermittlung kulturtheoretischer Granitbrocken im Schafspelz eines unterhaltsamen Abends ist eine Leistung, derer sich nur wenige rühmen können.

Lisa D. Nolte

## Incontournable usine

Festival Usine Sonore (Bévilard, Jura Bernois, 12 au 15 mars 2014)



Oberdan Carpineti, *paveur*, dans «*Experimentum Mundi*» de Giorgio Battistelli. Photo: Julien Heimann

« Suivez les fils, ne vous perdez pas, ne tombez pas dans les trous...! » C'est par ces mots que le directeur artistique Julien Annoni a annoncé le début de la dernière soirée du Festival Usine Sonore 2014. Puis le public s'est dispersé, à la suite d'une dizaine de guides, au sein de l'ancienne usine Schaublin, dont l'espace, métamorphosé en une multiplicité de scènes, a été habité d'une manière nouvelle, devenant le théâtre d'une pluralité de performances, d'installations sonores et d'interprétations. Génialement pensé et réalisé, ce concert-promenade s'est révélé l'apogée de la cinquième édition du festival.

Saluons ce festival qui accueille de grands noms de la musique contemporaine et renouvelle l'offre culturelle d'une région quelque peu oubliée et qui, grâce au concept original de ses créateurs Olivier Membrez et Julien Annoni, a su trouver son public et s'imposer comme un événement incontournable, malgré la menace qui pèse sur lui due à la destruction prochaine de l'usine. Le Projet 70, proposé par la direction artis-

tique du festival, a pour objectif de sauvegarder une partie du bâtiment et de la transformer en un centre culturel permanent qui réunirait les artistes de la région et proposerait des programmes éducatifs et culturels.

Cette édition a accueilli le célèbre quatuor Arditti, le magnifique ensemble français L'Instant Donné, Giorgio Battistelli et son opéra *Experimentum Mundi*, un groupe de musiciens connu sous le nom d'Euboolith, l'opéra-conte *Le petit chaperon chinois*, de Marie Sellier, sur la musique d'Emmanuel Séjourné, mis en scène par Laure Donzé, et enfin l'installation sonore de l'artiste bernois Zimoun.

Ces corridors et ces salles ayant jadis retenti des coups des marteaux des ouvriers, ont été transformés en une grande scène musicale pour accueillir la performance d'Euboolith. Dans cet espace gigantesque où les pas se muent eux-mêmes en une sorte de musique acoustique, où les sons des cactus amplifiés se mêlent aux cris et aux rires émanant de différentes performances, à la résonance apocalyptique d'un groupe de cors des alpes (trio DACOR) et à la distorsion d'une guitare électrique (Louis Jucker), on vit et l'on éprouve la véritable mesure de l'écoute de l'homme aujourd'hui : une écoute active, une écoute où l'auditeur se trouve en recherche, et à la fois une écoute distraite, interrompue et partielle. La folle improvisation, exécutée au saxophone par Laurent Estoppey, diffusée dans l'ascenseur et associée à la peur du vide et de l'obscurité, accroît l'impression d'une expérience musicale inoubliable. *Entre-lacs*, une création de Victor Cordero brillamment interprétée par Noëlle Reymond à la contrebasse et Pascal Desarzens au violoncelle, suggère l'improvisation par le biais d'une mélodie hétérophonique dont le dialogue sauvage, presque brutal, mais toujours sophistiqué, fait monter la tension dans la salle des archives ; la pièce exhale

fraîcheur et énergie. Les trois miniatures du même compositeur, présentées sous forme de théâtre musical au bureau des engrenages, surprennent par leur spontanéité et leur humour. Parmi les autres pièces jouées lors de cette soirée, mentionnons *Sequenza III* pour voix de Luciano Berio, interprété par Jeannine Hirzel/Laure-Anne Dayer, *Danger dans la surface* de Jacques Demierre, *Basta* de Folke Rabe joué par Rosario Rizzo et *eAuboOuloITH! ou EauboOuloITH*, bruits de couloir pour enfants et corridor, une création de Pascal Viglino.

Le programme du quatuor Arditti a été conçu avec une telle cohérence qu'on écoute tout le concert comme une seule pièce, une œuvre colossale, par les cris même de souffrance de l'humanité, par sa tragédie existentielle, sa douleur et ses tourments. Cinq mouvements, cinq chapitres de la même histoire, issus de la même tradition, de la même nécessité : la *Grande Fugue* op. 133 de Beethoven, *l'Officium Breve in memoriam Andreae Szervánszky* de György Kurtág, les *Quartett-Fragmente* de Rudolf Kelterborn et les deuxièmes *Quatuors à cordes* respectivement de György Ligeti et Leoš Janáček .

Tandis que le quatuor Arditti propose une leçon d'histoire de la musique pour quatuor à cordes, L'Instant Donné, fidèle à son idée phare de jouer les auteurs avec lesquels ils collaborent directement, présente un programme de musique plus actuelle, récemment composée par les artistes français Gérard Pesson, Frédéric Patar, Ramon Lazkano et, franco-suisse, Claire-Mélanie Sinnhuber dont le point commun semble être le paradigme d'une musique saturée. À travers des modes de jeu différents, l'ensemble se transforme en quelque sorte en un méta-instrument, en un organisme bruité. Ensemble à l'exceptionnelle précision, à l'articulation riche et aux couleurs et nuances balancées, L'Instant Donné

offre une interprétation convaincante et énergique. *Cassation* de Pesson forme une espèce de mur de bruit blanc rythmé qui ne sera outrepassé qu'en de brefs instants. Refusant la conception post-moderne de la beauté, Pesson présente la vision d'une musique en disparition où les sons meurent, s'effacent, et où les rares interventions de sonorités traditionnelles s'évanouissent presque aussitôt qu'on les perçoit. Dans *Miroir noir I-II-III*, les pièces inspirées par Arno Schmidt et son ouvrage *Miroirs noirs (Schwarze Spiegel)*, Frédéric Patar construit son univers sonore sur les ruines du passé. Les vestiges, les objets trouvés, les sons isolés, les rythmes perpétuels et quelques mélodies ne sont pourtant pas porteurs de mélancolie ou de nostalgie car ils suffisent à recréer le monde. *Miroirs noirs* élabore un univers en soi — où le zarb devient clarinette avant que celle-ci ne se transforme en célesta — où le rythme cède place à la mélodie.

Entre les concerts, le public du festival pouvait aussi visiter l'installation audio de Zimoun. Le couloir sombre, à l'extrémité duquel se distingue une lumière jaune à la beauté fascinante, est investi d'un fond sonore continu homogène, créé par des centaines de moteurs qui font tourner des boules de liège, produisant une rumeur sourde, et une vision étrangère à notre expérience quotidienne : il nous conduit dans le cœur d'une machine, mais peut-être aussi bien dans le ventre de nos mères.

**Nemanja Radivojevic**